

ABONNEMENS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.
 DÉPARTEMENTS (Trois mois).... 20 fr.

Les abonnemens partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser pour les annonces du CHARIVARI, à M. ALBERT HARDUIN, fermier d'Annonces, 10, rue de la Vrillière, (en face la Banque).

ABONNEMENS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.
 DÉPARTEMENTS (Trois mois).... 20 fr.

Les abonnemens partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins, à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.



LE CHARIVARI

BULLETIN.

On trouve dans l'*Indépendance belge* l'explication du bruit que les journaux officieux ont fait de l'incident Mérode. Tout ce tapage avait eu pour but de forcer la main au gouvernement pontifical qui refuserait non seulement de destituer M. de Mérode, mais même d'accepter sa démission.

Il faut convenir que voilà une situation qui n'est brillante pour personne, pas plus pour nous que pour le saint-siège.

Nous sommes à Rome contrairement au vœu des Italiens, à nos propres intérêts et à nos principes politiques, pour protéger le pouvoir du pape et assurer son indépendance. Or, c'est une singulière façon de protéger l'indépendance d'un souverain que de contrecarrer ses idées politiques et de vouloir le forcer à renvoyer un de ses ministres. D'un autre côté, demander la destitution d'un ministre qui a insulté le chef du gouvernement français et ne pouvoir pas l'obtenir, c'est un rôle assez humble pour nous.

A y regarder de près, il est clair que l'état de choses qui existe à Rome en ce moment ressemble fort à de l'anarchie. Tout le monde y gouverne un peu et personne n'y gouverne tout à fait. Le pape ne fait pas tout ce qu'il veut parce que la France l'en empêche, mais par compensation il contrarie de son mieux la politique de la France et la laisse insulter par ses ministres.

Il y a donc actuellement à Rome :

- 1^o Le gouvernement du pape.
- 2^o Le gouvernement du général de Goyon.

On pourrait à ces deux gouvernemens en ajouter un troisième, celui de François II.

Heureux Romains de se voir tant gouvernés!

Il est à croire que notre situation à Rome fait peu de jaloux en Europe.

Quel est le gouvernement qui à notre place ne serait pas arrivé déjà à une solution ?

L'Autriche, par exemple, aurait depuis longtemps rétabli le pape dans toute l'intégrité de son pouvoir temporel.

L'Angleterre, agissant en sens contraire, aurait laissé toute liberté d'action aux Italiens pour s'emparer de leur capitale.

La France ne fait ni l'un ni l'autre sans que personne comprenne à qui ni à quoi ses indécisions peuvent profiter.

Je me trompe cependant; elles servent en France du moins à surexciter l'audace des cléricaux qui vont jusqu'à déblatérer publiquement en chaire en présence des agens de l'administration, contre les idées et les principes de la Révolution française. C'est ce que l'on vient de voir encore à Chinon, où un prêtre a été arrêté au sortir de l'église par les ordres du procureur impérial qui venait d'assister à son sermon.

A peu de chose près, c'est l'incident Mérode reproduit en France entre d'autres personnages et dans de moindres proportions.

On reparle encore de l'alliance austro-russe; mais pendant que les uns ont l'air d'y croire les autres s'en moquent. C'est beaucoup cependant qu'un tel bruit puisse courir et prendre une certaine consistance; on y ajouterait moins d'importance si le gouvernement français dessinait plus nettement sa politique. Ce sont ses hésitations

à Rome qui font germer les idées réactionnaires à l'extérieur, aussi bien que dans la tête du prédicateur de Chinon.

Clément Caraguel.

UNE CIRCULAIRE DE MONSIEUR DE RODEZ.

La philosophie — M. Cousin est là pour l'attester — a dès longtemps rangé au nombre de ses sectes celle dite de l'éclectisme.

Mais nous n'avions point encore entendu parler de l'éclectisme de la religion. Il était réservé à Mgr l'évêque de Rodez de nous initier à cette révélation.

A l'occasion d'une messe qu'il avait l'intention de célébrer pour le repos de l'âme du prince Czartoriski, l'évêque de Rodez vient en effet d'adresser une circulaire aux curés de son diocèse afin de les inviter :

« A prier pour ce glorieux défenseur de la nationalité polonaise, pour l'Irlande martyre depuis trois siècles et pour l'Italie livrée maintenant aux horreurs de la révolution. »

Que Mgr de Rodez honore de ses sympathies la cause de la Pologne, nous l'en félicitons et nous nous félicitons nous-même de nous rencontrer une fois par hasard avec lui sur le même terrain.

Que Mgr de Rodez fasse des vœux pour l'Irlande, nous y consentons, — quoique ces messieurs les Irlandais en s'enrôlant pour aller tenir sous le joug les Romains aient très peu charitablement fait ce qu'ils se plaignaient qu'on leur fit.

Mais que Mgr de Rodez, qui se pose, — ô prodige! — en champion des nationalités, ne trouve que des paroles d'amertume pour l'Italie occupée à pratiquer chez elle la petite besogne que Mgr voudrait acclimater en Pologne et en Irlande, voilà où en bonne conscience nous cessons absolument de comprendre.

Ah! si monseigneur était, — comme beaucoup de ses pairs, — l'ennemi juré du mot *Révolution!* à la bonne heure!

Au lieu de cela monseigneur tranche du libéralisme.

Cette révolution dont il déplore les horreurs sur les bords du Tibre, il la désire sur les bords de la Vistule, dans les plaines de la verte Erin.

Car de deux choses l'une, ou vos vœux sont une pure formalité et le ciel me préserve de ne pas prendre au sérieux une parole épiscopale.

Ou ils sont convaincus et appellent une réalisation.

Y avez-vous bien pris garde, monseigneur! Mais c'est tout simplement cela la théorie révolutionnaire de la plus pure essence!

La Pologne et l'Irlande sont asservies — je souhaite qu'elles secouent la servitude; — pour la secouer en face des canons de l'Angleterre, il n'est qu'un moyen: la force.

Donc, l'insurrection est le plus saint des devoirs.

C'est effrayant de logique. Le reste est comique d'inconséquence.

Polonais et Irlandais, faites-vous une nationalité, je vous y convie; quant à vous, Italiens, je vous le défends.

Monseigneur trouve sans doute Venise moins opprimée que Dublin?

Pour motiver ce double jugement en sens contraire, l'évêque de Rodez aurait au moins dû y ajouter les considérations explicatives qui suivent :

Considérant que la Pologne et l'Irlande sont catholiques, mais soumises en tout ou partie à des Etats schismatiques;

Considérant qu'il y a intérêt immédiat pour l'Eglise à affaiblir les schismes;

Considérant que les Irlandais notamment ont par leur empressement à entrer dans les armées pontificales prouvé leur zèle pour le pouvoir temporel;

Déclarons sainte et méritoire la cause de l'indépendance polonaise, plus sainte et plus méritoire la cause de l'indépendance irlandaise.

Considérant d'autre part :

Que l'Italie, qui fut si longtemps torturée par des dominations étrangères ou des tyrannies encore plus antinationales, ne peut conquérir son unité qu'au détriment du pouvoir temporel;

Considérant qu'il y a un intérêt donc immédiat à entraver cette unité et cette nationalité;

Considérant que les Italiens par leurs efforts constans pour se délivrer de la domination des cardinaux ont prouvé leur aversion pour le pouvoir temporel;

Faisant en conséquence taire tout autre considération devant celle-là;

Déclarons la cause de l'Italie exécrationnelle, vouons à l'abomination ceux qui veulent concourir à son émancipation;

Déclarons en outre que le vrai temps de la nationalité italienne était celui où les régimens suisses mitraillaient à Naples, où les baïonnettes autrichiennes dominaient à Parme, à Modène et dans les états de l'Eglise...

En foi de quoi nous avons réglé les prières comme ci-dessus.

Ainsi motivé le langage de Mgr de Rodez ne serait pas plus français, mais il serait plus franc.

Pierre Véron.

DÉSEPOIR DES POISSONS ANGLAIS.

Au fond de la Tamise.

UN GOUJON. — C'est une horreur! une infamie!

UNE ANGUILE. — Qu'as-tu donc à frétiler comme si on venait de te mettre dans la friture?

LE GOUJON. — C'est parce qu'on va bientôt nous y jeter tous.

Tous. — Ah! bah!...

LE GOUJON. — Apprenez donc que le gouvernement a l'intention de donner des primes aux plus forts pêcheurs à la ligne.

L'ANGUILE. — Qu'est-ce que ça peut nous faire?

LE GOUJON. — Est-elle huitre, cette anguille! Mais tu ne vois donc pas que c'est pour encourager la pêche à la ligne et que par conséquent on veut notre perte.

LA TRUITE. — Ah! je défaille, soutenez-moi donc, mes nageoires se dérobent sous moi.

LA CARPE. — Du courage donc, sapristi, est-ce que tu vas tomber en syncope comme une Française, conserve au moins ton flegme britannique.

L'ANGUILE. — Je commence à croire que le goujon a raison d'avoir peur; et si ce qu'il dit est vrai nous sommes frits.

LE GOUJON. — Cette nouvelle est malheureusement officielle.

LA CARPE. — Mais pour quelle raison veut-on encourager la pêche à la ligne ?

LE GOUJON. — On prétend que c'est un divertissement très moral qu'on ne saurait trop protéger.

LA CARPE (*se pâmant*). — Ah ! ah ! ah ! c'est parfait ! la pêche à la ligne un divertissement moral ; mais le gouvernement ne sait ce qu'il dit.

L'ANGUILLE. — Ce n'est donc pas moral, mère carpe ?

LA CARPE. — Il y a le pêcheur sérieux et le pêcheur pour rire. Le premier est en effet très dangereux pour nous, mais nous n'avons rien à redouter du second. Tenez, si vous voulez m'accompagner jusque près de la rive voisine, je vais vous instruire.

LE GOUJON. — Qu'allez-vous nous montrer ?

LA CARPE. — Deux pêcheurs à la ligne, un jeune homme et une jeune femme que j'ai aperçus tout à l'heure en flânant.

LE GOUJON. — Il n'y a pas de danger à remonter près du bord ?

LA CARPE. — Mais non.

L'ANGUILLE. — Du moment qu'elle nous y conduit, il n'y a rien à craindre. C'est une vieille carpe qui est la prudence même.

LA TRUITE. — Tenez, j'aperçois un hameçon.

LE GOUJON. — Il y en a même deux.

L'ANGUILLE. — Et sans vers encore !

LE GOUJON. — Merci, voilà des pêcheurs qui sont bien habiles, je leur fais mon compliment.

L'ANGUILLE. — L'extrémité de la ligne est plongée dans l'eau.

LE GOUJON. — Sont-ils assez maladroits !

L'ANGUILLE. — Mais à quoi passent-ils donc leur temps ?

LA CARPE. — Regardez-les sous ce saule pleureur.

L'ANGUILLE (*rougissant*). — Ah ! ciel, ils s'embrassent. (*Elle se cache au fond de l'eau.*)

LE GOUJON. — Fait-elle sa prude cette anguille !

LA CARPE. — Et on ose dire que la pêche à la ligne est un divertissement moral. Mais je voudrais avoir ici avec nous un membre du parlement pour lui montrer ce que nous voyons.

LE GOUJON. — Faisons venir John Russell.

LA CARPE. — Dès que le parlement anglais sera en vacances. Maintenant, mes amis, suivez-moi un peu plus loin.

LE GOUJON. — Que vas-tu encore nous montrer ?

L'ANGUILLE. — Oh ! comme voici un joli ver !

LA CARPE (*l'arrêtant*). — Malheureuse, garde-toi bien de l'avaler.

L'ANGUILLE. — Pourquoi ?

LA CARPE. — Ce ver cache un hameçon pointu.

L'ANGUILLE. — Oh ! non, c'est impossible.

LA CARPE. — J'en suis certaine, c'est un très habile pêcheur qui est à cet endroit, un vieux monsieur qui a emmené avec lui sa femme et un cousin.

LE GOUJON. — Ils pêchent en famille, c'est très moral.

LA CARPE. — Voyez comme ce monsieur regarde attentivement sa ligne.

LA TRUITE. — Si attentivement qu'il ne s'aperçoit pas que le Lovelace de cousin embrasse sa femme pour ainsi dire à son nez et à sa barbe.

LE GOUJON. — Ah ! c'est fort drôle.

LA CARPE. — Trouvez-vous toujours la pêche à la ligne morale ?

TOUS. — Non, certes.

LE GOUJON. — Cela n'empêche pas qu'on va nous faire une guerre d'extermination.

LA TRUITE. — Ecoutez-moi, mes amis, faisons à la hâte nos paquets et partons pour un autre pays ; allons en France barbotter dans la Seine.

LA CARPE. — Comment, poissons sans cœur, vous voulez quitter le pays qui vous a vus naître !

L'ANGUILLE. — Je me moque bien de mon pays du moment qu'il veut notre extermination !

LA GOUJON. — En France on a beaucoup de sympathie pour nous, il y a un professeur du Collège de France qui passe tout son temps à élever des goujons, des carpes, etc.

TOUS. — Allons en France.

LA CARPE. — Je vous somme de rester dans la Tamise. Nous sommes nés anglais, restons anglais.

LE GOUJON. — Mais c'est ridicule ce que tu nous ordonnes, mère carpe. Sachez donc que le gouvernement lui-même a résolu notre extermination.

LA CARPE. — Qui prétend cela ?

LE GOUJON. — Je viens de vous dire à l'instant même que l'on donnerait des récompenses à ceux qui attraperaient le plus de poissons.

LA CARPE. — Ce projet, je puis l'affirmer, est impossible.

TOUS. — Comment, il se pourrait...

LA CARPE. — Pour avoir la récompense promise, on n'aurait qu'à acheter du poisson au marché et prétendre ensuite qu'on l'a pêché.

LE GOUJON. — Tiens, c'est vrai.

LA CARPE. — Ce ne serait donc pas juste. Alors le gouvernement, pour qu'il n'y ait pas de fraude de cette sorte, serait obligé de faire accompagner chaque pêcheur par un agent chargé de contrôler tous les poissons que celui-ci attraperait. Est-ce possible ?

TOUS. — Non, non.

LA CARPE. — Barbottez donc en paix dans la Tamise.

TOUS (*sautant de joie*). — Elle a raison. Vive la carpe ! restons anglais, *for ever ! Rule Britannia !*

Adrien Huart.

CANCANS.

Le boulevard du Temple est en émoi.

M. Hostein en est la cause. Au reste cet habile impresario n'en fait jamais d'autres.

Après avoir révolutionné Paris avec sa merveilleuse mise en scène de la *Prise de Pékin*, il a voulu encore intriguer au plus haut point les paisibles habitants du boulevard du Crime.

Si c'est une gageure, elle est gagnée.

Le transparent énigmatique qui orne la devanture de son théâtre est à l'heure qu'il est le point de mire de toutes les curiosités.

Vous l'avez sans doute vu ce transparent fait d'un morceau de glace ; il est peinturluré en rouge, en vert, en violet.

Le soir il brille rouge, au-dessus est ce mot : *Pékin* en lettres d'or.

Je ne vous dissimulerai pas que depuis le jour de la première représentation des primes sont offertes au sa-

vant, très savant qui donnera le mot de ce rébus quasi-chinois.

On a déjà trouvé quelques explications, mais je dois dire qu'elles n'ont satisfait personne.

Une dame a déclaré y voir un chou rouge tartare, une autre une glace vanille et framboisée, certain vaudevilliste a cru reconnaître la signature de l'empereur de la Chine.

La perplexité est grande et je soupçonne M. Hostein de rire comme un fou dans son coin de toutes les préoccupations qu'il donne à ses habitués.

J'ajouterais même qu'il doit d'autant plus rire que son caissier encaisse tous les jours des recettes fabuleuses. Mais quel peut être ce transparent ?

.. Je suis allé l'autre soir à Mabilley.

Un journaliste bien appris doit aller partout.

J'ai dû, malgré ma bonne volonté, constater une absence totale de jolies femmes.

— Où sont-elles donc ? demandai-je à un voisin.

— Elles sont au Parc-d'Asnières, c'est fête aujourd'hui.

— C'est donc cela !

Un ami survint.

— Je reviens du Parc-d'Asnières, nous dit-il, je l'ai quitté parce que l'on m'a dit que toutes les jolies femmes étaient ici.

Où sont-elles ? voilà la question.

Une dame interrogée sur ce point me répondit :

— Mais, mon cher, elles se reposent... Est-ce que vous croyez qu'elles n'ont pas droit aussi à des vacances, surtout en face d'un carnaval qui doit durer deux mois.

.. Au reste les Champs-Élysées et leurs « séjours enchantés », sont en ce moment les seuls lieux habitables de Paris.

Tout ce qui reste de Parisiens dans la capitale y vont passer leurs soirées et respirer l'air pur des champs au Château-des-Fleurs ou au concert Musard.

Ce dernier endroit surtout attire une foule que M. de Besselièvre appelle complaisamment la haute société.

J'aurais mauvaise grâce à ne pas être de son avis ; les gens qui vont écouter ce délicieux orchestre de Musard sont véritablement des personnes très bien. La rigoureuse sévérité du contrôle en exclut toute dame à l'allure légèrement bichère (si le mot peut se dire).

Mais c'est en raison de cette sévérité que ces dames se creusent la tête pour pénétrer dans ce nouvel Eden. Vous savez quel attrait a le fruit défendu ; on m'en montrait une l'autre soir à la porte qui depuis trois mois regarde sortir les uns et les autres et fait chaque jour les plus folles tentatives pour entrer.

Le contrôle la connaît et la repousse énergiquement.

Chaque cavalier qui entre seul est infailliblement accosté par elle.

Mais comme nul ne se soucie de devenir le cornac d'une dame plâtrée et tapageusement vêtue, elle en est encore au même point.

Vous voyez d'ici sa rage ; mais elle ne cède pas et l'autre jour encore elle abordait un jeune gandia à qui elle adressait sa demande de la façon suivante :

— Monsieur ne voudrait pas m'offrir son bras pour entrer ici ?

— Madame, ce serait avec plaisir, mais, c'est que...

UNE HISTOIRE DE GUIDE.

Eaux-Bonnes.

— Un beau temps pour aller au pic du Ger, monsieur, me dit-il y a deux jours le guide Zagual.

— J'aurais de la peine à me décider à monter jusqu'au salon (plateau situé au sommet du pic,) mais j'irais volontiers jusqu'aux premières neiges, lui répondis-je.

— C'est dit, je vais seller les chevaux.

Un instant après nous gravissons la gorge de Lacoûme en côtoyant le torrent de la Soude. Le chemin n'est pas des plus faciles, mais ces petits chevaux de montagne ont le pied si sûr qu'il ne m'est jamais arrivé de les contrarier sur leur manière de se conduire en route.

— Une saison fatigante, Zagual, dis-je à mon guide.

— Mais non, monsieur, nous ne nous en plaignons pas.

— Vous ne connaissez donc pas la fatigue ?

— Si, monsieur, j'entends souvent les malades en parler.

— Réponse superbe, mon ami.

— Il ne faut pas mentir cependant, un jour de l'année dernière je suis rentré à Bonnes, justement en revenant du pic, sainte vierge ! mes jambes pouvaient à peine me porter en descendant de cheval ; faut dire que je soutenais quelqu'un qui ne s'aidait guère, Pauvre jeune homme !

— Une histoire ? vite, contez-la-moi.

— Volontiers, monsieur. Justement nous voici arrivés à l'endroit où le chemin cesse d'être praticable pour nos

Le guide attaché les chevaux et, tout en montant, commença un récit que je débarrasse des mots du patois béarnais pour le rendre plus intelligible au lecteur.

J'étais donc un matin, me dit-il, près du jardin anglais en attendant pratique, lorsqu'un M. de Vreuil et sa femme, gentils à croquer tous les deux, que j'avais déjà conduits plusieurs fois, me louèrent pour aller jusqu'aux neiges. La dame était espagnole et le mari français. On les disait mariés du printemps, ce qui était vraisemblable, car ils se faisaient fête comme deux pigeons amoureux.

Nous voilà partis, moi tenant la bride du cheval de M^{me} de Vreuil dans les endroits difficiles. Nos quittons nos chevaux aux Lastinguettes et nous grimpons jusqu'à la cabane du Ger. La dame toussait un peu, c'était pour ça qu'elle était venue à Bonnes ; je lui fais traire une tasse de lait par le vacher qui est toujours là, et nous repartons.

Tout en jasant nous laissons les vaches derrière nous et nous arrivons à la neige. M^{me} de Vreuil se met à courir dessus, à jouer avec comme un enfant ; mais comme le froid la gagnait, le mari donna l'ordre du départ.

Au moment de quitter la glace, je vois deux hommes déboucher de derrière un rocher : c'était Laruns, un camarade, conduisant un voyageur. En apercevant cet homme, M^{me} de Vreuil qui s'appuyait sur moi devint très pâle et s'affaissa comme si les jambes lui eussent manqué tout à coup. M. de Vreuil, de son côté, regardait d'un air vexé le nouveau venu : un grand sec avec des moustaches noires et une mouche longue de ça. Celui-ci s'approcha en riant d'un rire qui faisait plus froid que la neige que nous foulions, et il leur dit :

— Eh bien ! c'est moi, ne m'attendiez-vous pas ?

Du coup la jeune femme perd connaissance entièrement ; son mari veut la secourir, l'autre l'arrête. — Ne vous dérangez donc pas, lui dit-il, puisque je suis là, ma femme n'a plus besoin de vos soins.

C'était sa vraie âme, monsieur, qui s'était laissée enlever.

Pour lors, l'Espagnol s'approche du Français et lui propose de terminer l'affaire tout de suite. — J'ai des pistolets, dit-il, et les guides nous serviront de témoins.

— Pardon, que je dis, notre devoir est de protéger la vie des voyageurs et pas de les aider à la perdre. Il me répond en me jetant deux louis et autant à Laruns. — L'or n'y fait rien, que j'ajoute, je refuse.

— Vous n'en avez pas le droit, qu'il répond ; monsieur m'a enlevé ma femme, et ce que je fais vous le feriez à ma place. Deux braves gens comme vous doivent comprendre cela. Voici des pistolets que je viens d'acheter à Pau ; j'affirme sur l'honneur ne m'en être jamais servi. — Me croyez-vous, monsieur ?

— Je vous crois, répond M. de Vreuil.

— Mesurez dix pas, me dit l'Espagnol.

— Vingt-cinq ou je m'en vais et je vous laisse sans témoins, m'écriai-je.

— Vingt-cinq, soit.

— Consentez-vous ? dis-je à M. de Vreuil. Il me répond oui, mais qu'on emmène madame à la cabane des pasteurs.

Inutile, répond le mari, on s'occupera d'elle après l'affaire.

Voyant qu'il était enragé comme cela, je charge les pistolets, deux anglais superbes ; je compte vingt-cinq pas, qui



— Surtout, rapportez moi un biblot....., un souvenir....., la moindre des choses....., ils sont bons les amis!..... voilà comment on finit par se trouver chargé!.....



m^{me} Martinet, 172, r. Rivoli et 41, r. Vivienne

Lith. Destouches, 28, r. Paradis P^{er} Paris

Par un temps de pluie...., j'ai essayé de parler allemand....., je suis sûr que c'est ça qui m'a en...rhu...mé!....

potivaient bien en valoir quarante, tant je les avais faits longs, et je tape trois fois dans mes mains, ainsi qu'il en avait été convenu. L'Espagnol tire et touche le jeune homme à la cuisse légèrement; lui, pas méchant, lâche son coup en l'air.

— Recommencez, lui crie l'autre.

— J'ai tiré, le coup est bon.

— Vous le voulez? fort bien. Qu'on recharge les armes.

M^{me} de Vreuil, je l'appelle toujours de ce nom parce que je n'ai jamais su celui de son mari, était revenue à elle au bruit. Elle voulut se lever pour se jeter entre eux, mais les forces lui manquèrent; elle retomba en se cachant la figure dans les mains.

Après avoir rechargé les pistolets je redonne le signal. Il ne partit encore qu'un coup, mais il était bon, ou plutôt diablement mauvais, car le pauvre garçon avait la balle en plein corps.

En voyant son amant tomber, les forces revinrent à la femme; elle courut comme une folle se précipiter sur le corps du jeune homme, et elle poussait des cris que le cœur m'en sortait de l'estomac.

— Guides, nous dit le mari, emportez monsieur. Vous témoignerez que le duel a eu lieu loyalement.

— Et madame? que je lui demande.

— Ne vous en occupez pas. C'est ma femme et je m'en charge.

Il vous empoigne alors la pauvre petite sous son bras, — c'était pas difficile, car elle ne pesait guère, — et il se met à courir en sautant par dessus les rochers, du côté où il avait laissé son cheval.

Nous, nous tâchons d'arrêter le sang qui coulait à flots sur la neige, et, après avoir fait le pansement tant bien que mal, nous emportons le blessé par le gueux de chemin que nous suivions à l'heure. Arrivés aux chevaux, je monte sur le meilleur et je prends M. de Vreuil sur mes bras, ni plus ni moins que si c'eût été un enfant. Enfin nous arrivons à Bonnes à l'hôtel et vivement chez le médecin. Il veut retirer la balle, impossible. — C'est un homme fini, me dit le docteur. Cependant le garçon était revenu à lui. Il me commande de prendre une petite cassette et de brûler tout ce qu'elle contenait: un tas de lettres, de rubans, de fleurs séchées; toute la boutique des amoureux, quoi. Quand j'ai fini, il me remercie, me tend la main que j'y embrassais en pleurant, puis il pousse un grand soupir... et plus personne. — Elle n'est pas gaie mon histoire, hein? Ce qu'il y a de singulier, c'est que Laruns m'a affirmé avoir reconnu l'Espagnol aux eaux cette année, mais je n'y crois pas.

— Nous voilà aux neiges, monsieur.

— Tiens, fit le guide tout à coup, c'est curieux.

— Quoi donc? lui dis-je.

— Voyez-vous cette grand place brune? C'est là que

M. de Vreuil est tombé. Il n'y a pas à dire, la trace du sang reparait, et pourtant elle n'existait plus au commencement de la saison. Ah! j'y suis! la neige de cet hiver qui la recouvrait au commencement de la saison est fondue, mais l'ancienne persiste.

En redescendant du pic, nous passâmes devant l'établissement thermal; c'était l'heure de la buvette et je vis au bas du perron une chaise à porteurs dans laquelle se trouvait un grand vieillard presque moribond.

— Ah! maledu diable! s'écria Zagal, Laruns avait raison.

— A qui en avez-vous? lui demandai-je.

— C'est lui!

— Lui, qui?

— L'Espagnol du pic. Seulement il était tout noir l'année dernière et le voilà blanc comme neige. Paraît qu'il vient chercher la santé où il a apporté la mort. Tant pis! faut que je lui demande des nouvelles de sa femme.

— Ne faites pas cela, lui criai-je.

Mais sans m'écouter il se précipita vers la chaise. — Bonjour, monsieur, dit-il au mourant, et madame, comment va-t-elle?

L'Espagnol le regarda d'un air égaré et répondit d'une voix qui semblait ne plus appartenir à ce monde: — Ils sont morts tous deux hier... et demain... nous serons trois.

LOUIS LEROY.

— Laissez-moi insister, j'ai quelqu'un à voir dans ce séjour et je suis tellement distraite qu'en partant de chez moi j'ai oublié de prendre un cavalier.

Le Cirque-de-l'Impératrice, qui n'offre à ses spectateurs aucun arbre ni aucune fleur, est cependant chaque soir bourré jusqu'aux lustres.

Les trois Léotard, réduction Colas, sont convaincus qu'ils sont la cause de cette affluence.

Les nombreuses biches qui garnissent les places leur donnent, paraît-il, chaque soir des émotions douces.

— Elles viennent pour moi, dit le plus grand.

— Pour nous, fait le plus petit.

— Ce qui est certain, a dit dernièrement le troisième, c'est que ces dames nous font des mines, oh ! mais des mines... mais c'est comme si elles chantaient. Moi, d'abord, je veux faire comme notre grand frère l'illustre Léotard, je veux avoir le trapèze vertueux.

Dernières nouvelles. — Hurrah ! je sais ce que c'est que le transparent de M. Hostein... on me l'apprend à l'instant.

— Vraiment, monsieur, vous le savez ?... Oh ! dites-le moi, je vous prie.

— Qu'est-ce que vous me donnerez ?

— Tout...

— C'est trop ; je préfère vous le dire gratis... Vous m'écoutez ?...

— Si nous vous écoutons, seigneur !

— Eh bien ! le transparent du Cirque-National n'est ni un chou tartare, ni la signature de l'empereur de la Chine... c'est...

— C'est... Mais parlez donc, vous ne voyez donc pas que nous desséchons d'impatience.

— C'est un morceau du frontispice du vrai palais d'été garanti authentique.

— Ah ! merci, monsieur, merci. Enfin je pourrai dormir tranquille !

Ernest Blum.

Le gérant : J. PANIER.

ERRATUM. — Nous annonçons dans notre numéro du dimanche, 4 août, que M. Désiré, le célèbre professeur de billard, était l'un des deux propriétaires du Divan Le Peletier où se jouera la fameuse partie de défi qui doit mettre son talent à une nouvelle épreuve. M. Désiré est le seul propriétaire de cet établissement. La série extraordinaire que nous disions par erreur être de 144 points était de 156, et durera de 11 à 12 jours.

Grand choix de fonds. Bonnes affaires. Voir aux annonces.

Les magasins de meubles de M. FAURE, 23, boulevard de Strasbourg, sont sans contredit les mieux assortis de ce genre. Les amateurs du confortable trouveront pleine satisfaction chez M. Faure, à des prix très modérés.

BAINS DE MER DE BEUZEVAL (CALVADOS).

La situation des bains de mer de Beuzeval est des plus attrayantes. Quiconque est allé visiter cet admirable pays en rapporte les plus agréables souvenirs.

La mer, vue dans son horizon le plus étendu, s'unit sans solution de continuité à la vallée la plus riche et la plus luxuriante de la Normandie.

La plage y est vaste, douce et unie. — Absence complète de galet.

Ouverture le 15 juin du magnifique hôtel de *Houlgate*, le plus grand de tous les hôtels de bains de mer.

On se rend à Beuzeval par le train express qui part de la gare Saint-Lazare à 11 heures 25 minutes du matin, et avec lequel l'omnibus de l'hôtel correspond depuis le 22 juin.

MAISON MARQUET.

M. Marquet, rue de Richelieu, transporte ses magasins rue Neuve-Saint-Augustins, 65, près de Guerlain, en plein centre de la fashion, à laquelle il continue d'offrir exclusivement les produits d'élite de la lingerie.

Le meilleur café est le café moulu de Royer, de Chartres. Dépôts : boulevard Poissonnière, 9, et rue de Rivoli, 9.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.

GRAVELLE (catarrhes de la vessie, affections chroniques des reins). Guérison assurée et rapide par un traitement végétal, d'après la découverte du Dr Rodriguez, de la Havane. Dissolution de la pierre sans opération. — Paiement compté et après guérison. — T. DUNAND, médecin, Chaussée-d'Antin, 48, de midi à 3 h. — Des faits sont là pour établir la vérité de l'annonce ci-dessus.

BRONZES D'ART. Les propriétaires des magasins de bronze (ancienne fabrique Ed. Vittoz et Co), continuent leur exposition de bronzes d'art, pendules, candélabres, lustres, flambeaux, statuettes, groupes, feux, suspensions de salle à manger et objets de fantaisie, rue Popincourt, 88, à la fabrique. Vente à prix fixe.

A CEDER après fortune faite, un des plus beaux hôtels de Bordeaux nouvellement restauré à neuf. S'ad. à M. Norbert Estibal, fermier d'annonces, 12, place de la Bourse, à Paris, qui s'occupe de la vente des fonds de commerce situés en province.

GRAND DIVAN LEPELETIER 16, rue Lafitte, et 11, rue Lepeletier, le plus confortable établissement de Paris, tous les soirs assaut entre les premiers joueurs de billard de la capitale.

CONSTRUCTIONS EN FER

A portées et résistances égales, 15 0/0 d'économie. **FERS ZORÉS** brevetés s. g. d. g. La Compagnie des forges de la Sambre ayant arrêté ses usines, s'adresse pour toutes les commandes et demandes de renseignements concernant les divers Fers Zorés, à M. Jacquemin, marchand de fers, rue du Château-d'Eau, 24, Paris, dépositaire des dits fers pour la Compagnie des hauts-fourneaux, fonderies et forges de Franche-Comté.

7 fr. **TANNIN FOURQUET** guérit en 3 jours les maladies rebelles au copahu, cubèbe et nitrate d'argent. Fourquet, ph., 29, r. des Lombards, à la Barbe d'or. (Exp.)

LAMPES ET BRONZES. M^{me} CHABRIÉ, fils aîné, 22, rue Neuve-des-Petits-Champs. SEULE FABRIQUE DE LAMPES SOLAIRES.

POUDRE MISMAQUE seul vrai fournisseur de la préfecture de police et établissements du gouvernement. *Medaille d'honneur*, etc. Détruit PUNAISES, PUCES, fourmis, vers des meubles et tous insectes. Gros et détail. On traite à forfait. On paie ap. succès. Paris, rue Mazagran, 11. Bien s'adresser au n° 11.

NETTOYAGE DES TACHES sur la soie, le velours, la laine sur toutes les étoffes et sur les gants, sans laisser aucune odeur, par la **BENZINE-COLLAS**. 1 fr. 25 c. le flac., 8, rue Dauphine à Paris. *Medaille à l'Exposition universelle.*

GRANDS MAGASINS DE MEUBLES ET TAPISSERIES. OSMONT, 24, St-Antoine.

AVIS AUX VOYAGEURS.

Maison RATTIER & Co, 4, rue des Fossés-Montmartre. Manteaux imperméables de toutes formes, baignoires et cuvettes portatives, ceintures de natation, coussins et articles divers pour le voyage, la chasse et la pêche ; chaussures en caoutchouc vulcanisé.

BANDAGE A PRESSION DE BAS EN HAUT. Ce nouveau système presse de bas en haut et soutient les intestins, ainsi que pourrait le faire le doigt appliqué sur l'ouverture herniaire. Avec ce bandage simple, léger et solide, le malade peut, sans gêne, se livrer aux exercices les plus violents. Chez l'inventeur, M. GONTARD, médecin-bandagiste, rue des Vieux-Augustins, 16, Paris.

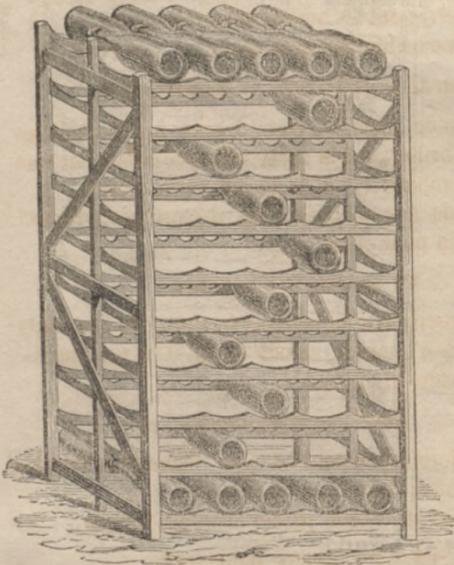
PIERRE DIVINE SAMPSO. 4 fr. Guérit en 3 jours les maladies rebelles au copahu, cubèbe et nitrate d'argent. SAMPSO, pharmacien, 40, rue Rambuteau, (Exp.)

EMPLOI sérieux avec fixe par an et remise offert dans les départements pour représenter une maison de l'étranger ou tenir un dépôt. Ecrire aux lettres C. C. 17, poste restante, franco, à Genève (Suisse).

Solidité. — INVENTION UTILE. — Economie.

PORTE - BOUTEILLES ET FRUITIERS

EN BOIS DE CHÊNE (breveté s. g. d. g.)
60 POUR CENT D'ECONOMIE SUR TOUS LES SYSTEMES CONNUS.



PRIX

Pour bouteilles pleines.			
Pour	72 bouteilles	3 50	peint 4
»	84 »	4 50	» 5
»	100 »	5 »	» 6 fermé 9
»	120 »	6 »	» 7 » 10
»	156 »	7 »	» 8 »
»	200 »	9 »	» 10 » 16

Pour bouteilles vides.

Pour	84 bouteilles	5
»	117 »	7
»	156 »	8
»	195 »	10

Fruitiers à claies mobiles.

8 Claies mobiles	8
10 Claies mobiles	10
10 Claies mobiles larges	12

MONTRES POUR ETALAGE

10 Tables mobiles	15
-------------------	----

FEUTRY-GARCEAU, marchand de bois et usine à vapeur à Beauvais.

Dépôt à Paris, 4, boulevard Beaumarchais es choz MM. ALLEZ, au pont Notre-Dame, rue St-Martin, 1.

Envoi franco dans toute la France pour les demandes faites à Beauvais d'une valeur de 50 francs et sur une ligne de chemin de fer.

BADEN-BADEN.

Hôtel et Bains de Saint-Petersbourg ci-devant **Hôtel du Soleil**, en face de la nouvelle promenade, tenu par MM. STAMBACH frères ; entièrement reconstruit et meublé à neuf. Table d'hôte à 1 heure et à 5 heures. Service particulier (cuisine française). Prix modérés.

CHEMINS DE FER DE L'EST ET DU NORD.

VOYAGE A PRIX RÉDUITS

POUR VISITER LES

BORDS DU RHIN ET LA BELGIQUE

Prix du BILLET en 1^{re} Classe, valable pendant un mois,

En partant par le Chemin de Fer de L'EST et revenant par le Chemin de Fer du NORD,

ET RÉCIPROQUEMENT

129 fr. 50 c.

Avec faculté de visiter toutes les villes du parcours et notamment :



S'adresser, pour les Billets, à Paris, Gares du Nord et de l'Est, et dans toutes les principales villes du parcours où l'on trouve le prospectus détaillé du voyage.

à 14 heures
DE
PARIS.

BAINS D'EMS

(Duché de Nassau).

à 8 heures
DE
BRUXELLES.

ITINÉRAIRE : Par Cologne ou par Forbach et Bingerbrücke entièrement en chemin de fer. — Que l'on passe par Cologne ou par Bingerbrücke, il faut s'arrêter à *Stolzenfels* ; là, passage du Rhin en bateau à vapeur de la rive droite sur la rive gauche, où l'on prend le chemin de fer de *Lahnstein* à *Ems* ; si l'on fait le parcours sur le Rhin par les bateaux à vapeur, ils vous déposent à *Lahnstein*. — Départ de Paris, par Cologne, à 5 heures et demie du soir ; arrivée à Ems, à 8 heures et demie le matin.

Toutes les Eaux du duché de Nassau se trouvent à Paris, rue de la Michodière, 11, au dépôt de la Compagnie hydrologique allemande.